L'INDIVIDU ET LA SOCIOLOGIE SOIXANTE ANS D'ÉTUDE DE LA MOBILITÉ SOCIALE[1]

Depuis Durkheim, la sociologie s'est constituée en grande partie sur le rejet de l'explication individualiste des phénomènes sociaux. Ces derniers, considérés comme faits sociaux, ne pouvaient être compris à partir de la seule étude de l'individu. Les sociologues ont ainsi tracé les frontières de leur discipline, tendant à éliminer peu à peu toute trace de singularité en adoptant des méthodes de plus en plus objectivantes et en raisonnant sur des types ou des variables. Cette tendance à l'objectivation n'est d'ailleurs pas partagée par tous, comme en témoignent les résistances de la sociologie critique[2] ou la persistance de la sociologie compréhensive à travers la sociologie de l'imaginaire[3]. De fait, le statut théorique de l'individu en sociologie oscille historiquement entre plusieurs positions.

L'orthodoxie a été définie par Durkheim. Dans *Les Règles de la méthode sociologique*[4], il définit les faits sociaux comme extérieurs aux consciences individuelles et exerçant une contrainte sur elles. Il recommande d'étudier les faits sociaux en eux-mêmes, perçus du dehors, détachés des sujets conscients qui les portent. Cette position épistémologique est mise en application dans *Le Suicide*[5], où l'objectivation des faits sociaux s'appuie pour l'essentiel sur le recours aux statistiques. Cette conception, qui domine toujours la sociologie contemporaine, évacue l'individu du discours sociologique tout en proposant fréquemment un

1. Les éléments de cet article, que ce soit les matériaux utilisés ou la problématique développée, sont tirés d'une thèse de doctorat de l'École des hautes études en sciences sociales en cours d'achèvement, sous la direction de Victor Karady.

2. Par ex., C. Wright MILLS, *L'Imagination sociologique,* Paris, Maspero, 1967, ou Jürgen HABERMAS, *Logique des sciences sociales,* Paris, Presses universitaires de France, 1987.

3. Par ex., Cornelius CASTORIADIS, *L'Institution imaginaire de la société,* Paris, Seuil, 1975, ou Gilbert DURAND, *L'Imagination symbolique,* Paris, Presses universitaires de France, 1964.

4. Émile DURKHEIM, *Les Règles de la méthode sociologique,* 1895, Paris, Presses universitaires de France, 1981.

5. ID., *Le Suicide,* 1897, Paris, Presses universitaires de France, 1979.

retour à la singularité individuelle par une approche en terme de vécu qui vient tempérer la sécheresse de l'objectivisme sociologique.

Cette position est assouplie chez d'autres fondateurs, comme Simmel et Pareto[6], qui, tout en reconnaissant la spécificité des faits sociaux, pensent que la plupart des lois sociales peuvent se déduire de l'observation des individus, en se fondant sur des généralisations empiriques. Pareto considère que le classement des faits sociaux déduit de l'observation statistique permet de dépasser les singularités individuelles. Cette conception du statut de l'individu en sociologie a été systématisée par Raymond Boudon[7], dont l'individualisme méthodologique tente de déduire le maximum de phénomènes sociaux des comportements individuels.

S'appuyant sur les travaux des anthropologues, les fonctionnalistes proposent une conception originale articulant individu et société. Pour Parsons[8], l'objectivation est non seulement un procédé heuristique, mais aussi le processus temporel, de l'enfance à l'âge adulte, par lequel l'individu se dépsychologise pour devenir un acteur social. Pendant l'enfance s'effectue l'apprentissage des modèles culturels, définis comme ensemble de valeurs et de symboles permettant la communication entre acteurs. Cet apprentissage permet à l'individu d'apprendre (et d'intérioriser) un ensemble de règles et de normes sociales qui sont autant de moyens d'interpréter la culture comme système d'action. Au fur et à mesure de sa socialisation et de son intégration dans des institutions, la détermination objective de l'individu s'accroît. Cependant, une partie des déterminations subjectives de l'individu ne sont pas objectivées dans la culture, les règles et les normes, et demeurent à l'état latent, pouvant toujours s'exprimer par des voies psychologiques. La conception de Parsons constitue donc une véritable théorie de l'interrelation de l'individu au social, dans laquelle l'interprétation psychologique s'ajoute à l'analyse sociologique. Cette théorie a été rendue opérationnelle par Merton[9] dans sa théorie du groupe de référence, dans laquelle l'interrelation est synthétisée dans le concept de statut.

L'interactionnisme symbolique de Goffman[10] propose un renversement de perspective par rapport au fonctionnalisme, en plaçant l'individu au centre de la pratique sociologique. Goffman réalise ce renversement

6. Georg SIMMEL, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1981 ; Vilfredo PARETO, *Traité de sociologie générale*, 1916, Genève, Droz, 1968.

7. Raymond BOUDON, *La Logique du social*, Paris, Hachette, 1979.

8. Talcott PARSONS, *Éléments pour une sociologie de l'action*, Paris, Plon, 1955.

9. Robert K. MERTON, *Éléments de théorie et de méthode sociologiques*, Brionne, Gérard Monfort, 1965 (éd. orig., *Social Theory and Social Structure*, Chicago, The Free Press of Glencoe, 1949).

10. Erving GOFFMAN, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, 2 vols, Paris, Minuit, 1973.

en distinguant l'individu acteur de l'individu spectateur, dans un contexte social conçu comme théâtre et produit par l'interaction interindividuelle. L'individu n'y est plus l'unité élémentaire du système social, mais est lui-même un système en relation avec un autre individu-système. Il est acteur et metteur en scène de l'interaction, il joue un statut social qu'il adapte en fonction de la situation. Son comportement résulte à la fois d'un ensemble de références internes produites par les interactions antérieures, et d'un ajustement à la situation. L'interactionnisme ouvre la voie aux approches ethnométhodologiques qui représentent maintenant une grande partie de la sociologie. La théorie de Goffman a été raccordée à la sociologie objectiviste par la notion d'habitus, que Pierre Bourdieu [11] définit comme système de dispositions durables, principes générateurs de pratiques et de représentations, sans qu'il y ait nécessairement conscience de règles explicites. Pour Bourdieu, l'habitus est lié à une classe de conditions d'existence, ces classes fondant des positions sociales objectivement définies. Comme l'objectivation de Parsons, l'habitus est le résultat d'un apprentissage complexe qui s'effectue tout au long de la trajectoire sociale. Mais contrairement à Parsons, Bourdieu distingue clairement la trajectoire sociale, définie objectivement (au sens de Durkheim) comme un attribut de l'agent social, de la trajectoire individuelle, qui renvoie à l'irréductible singularité de l'individu.

Ce bref panorama des différentes conceptions théoriques de l'individu est loin d'épuiser le sujet, dans la mesure où leur mise en application dans le travail empirique, se heurte à de grosses difficultés. L'étude de la mobilité sociale est une spécialité particulièrement pertinente pour explorer cette question, dans la mesure où elle s'intéresse de manière privilégiée aux mouvements d'individus dans la structure sociale, tout en respectant la cohérence interne à la discipline. Ainsi, les classifications de l'Association internationale de sociologie (A.I.S.) en spécialités, qui fournissent l'indice d'une problématique standard, considèrent l'étude de la mobilité sociale comme un des aspects de l'étude de la stratification sociale, dans le cadre d'un seul comité, « Social stratification ». Dans cette cohérence-là, l'affaire est entendue, l'intérêt pour l'individu n'étant qu'un instrument pour comprendre le renouvellement de la stratification dans le temps. Mais du point de vue de la pratique du sociologue, rien n'est moins sûr : quiconque travaille empiriquement sur la question n'échappe pas à la fascination provoquée par la diversité des trajectoires sociales, perçues également comme ensemble d'itinéraires singuliers et riches d'informations sur l'expérience des individus. Cette fascination explique sans doute le développement récent des approches biogra-

11. Pierre BOURDIEU, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.

phiques, dans le cadre d'un autre comité de l'A.I.S., « Biography and Society », en réaction à l'orthodoxie objectiviste des spécialistes de la mobilité sociale.

Dans cet article, je pars de la question suivante : comment l'analyse de la mobilité sociale s'est-elle appuyée, dès l'origine, sur une conception de la société d'inspiration biologique, sans jamais résoudre par la suite le problème épistémologique que cela pose ? Cette question en amène d'autres, qui seront abordées dans le texte : en quoi le fonctionnalisme a-t-il modifié la problématique de la mobilité sociale ? Pourquoi le développement récent des études de mobilité sociale s'est-il fait dans le cadre purement quantitatif et objectiviste sans jamais expliciter la question du rapport individu/société ? Pour répondre à ces diverses questions, j'évoque trois épisodes de l'histoire de la sociologie, trois étapes importantes de l'étude de la mobilité sociale : l'œuvre fondatrice de Pitirim Sorokin, la reformulation de l'objet par la sociologie américaine des années 1950 et le développement des approches quantitatives dans les années 1960-1970 ; chacune de ces trois étapes apporte des éléments de réponses à la question du traitement de l'individu dans l'analyse sociologique.

SOROKIN ET LA MÉTAPHORE SPATIALE

L'analyse de la mobilité sociale est une construction élaborée pour l'essentiel en 1927 par Sorokin [12] et qui s'inscrit pour une part non négligeable dans le cadre de la controverse entre les partisans de l'hérédité biologique des caractères sociaux et ceux de la transmission par leur milieu social et l'éducation. En effet, si l'on s'intéresse alors aux phénomènes correspondant à ce que nous qualifions maintenant de mobilité sociale, c'est dans le but d'expliquer le fondement des classes sociales et plus généralement de l'inégalité entre les hommes. Or, pour beaucoup de théoriciens de la société, ce fondement est avant tout biologique, et le darwinisme social domine. Au début du siècle, ces théoriciens peuvent être regroupés en trois grandes écoles de pensée : l'organicisme social, l'anthroposociologie et l'eugénisme [13].

12. Pitirim A. Sorokin, *Social and Cultural Mobility,* 1927, New York, The Free Press, 1964.

13. Les théories biologiques ont fait l'objet de classifications diverses, le plus souvent fondées sur les concepts utilisés. Voir, par ex., Célestin Bouglé, *La Démocratie devant la science. Études critiques sur l'hérédité, la concurrence et la différenciation,* Paris, Alcan, 1909, Marcel Deat, *Sociologie,* Paris, Alcan, 1925, ou P. A. Sorokin, *Les Théories sociologiques contemporaines,* Paris, Payot, 1938. Cela a l'inconvénient de répartir les mêmes auteurs dans

L'organicisme social, l'école la plus ancienne, est la plus proche des idées de Darwin, développées à la fin du XIX[e] siècle par Spencer et Lilienfeld [14], et consiste à transposer de manière réductrice les acquis de l'évolutionnisme aux phénomènes sociaux. À partir de 1910, les organicistes prennent leur distance avec l'évolutionnisme un peu outrancier de leurs premiers travaux [15]. L'anthroposociologie, qui reprend les idées de Gobineau (1816-1897) [16], est proche de l'organicisme, mais s'attache essentiellement à une explication des phénomènes sociaux par les différences de races. Elle est beaucoup plus empirique, et s'appuie beaucoup sur les mesures anthropométriques. L'eugénisme, école fondée par Francis Galton (1822-1911) [17] dans les années 1890, à partir de l'étude des grands hommes, élargit peu à peu son champ d'investigation à l'ensemble des phénomènes d'hérédité. C'est l'école qui utilise le plus de techniques statistiques, et s'appuie dans les années 1920 sur des statisticiens éminents, comme l'Anglais Karl Pearson (1857-1936) et le Français Lucien March (1859-1932) [18].

Face au darwinisme social, les partisans d'une influence prépondérante du milieu dans la transmission des caractères sociaux se retrouvent essentiellement chez des statisticiens-démographes, des philosophes sociaux isolés, comme Edmond Goblot [19], et des sociologues. Cette critique du darwinisme est bien illustrée par l'attitude des durkheimiens :

---

plusieurs « écoles » sans tenir compte de leur cohérence d'ensemble. Je préfère m'en tenir à un regroupement d'auteurs sur la base de leurs similitudes théoriques, ce qui permet d'isoler facilement l'anthroposociologie et l'eugénisme, mais réunit malheureusement dans la catégorie « organicisme » des auteurs assez différents les uns des autres.

14. Herbert SPENCER, *Principles of Sociology,* New York, Appleton & Co., 1877-1896.

15. Cf., par ex., Jacques NOVICOW, *La Critique du darwinisme social,* Paris, Alcan, 1910, et René WORMS, *Les Principes biologiques de l'évolution sociale,* Paris, Giard et Brière, 1910.

16. Joseph Arthur de GOBINEAU, *Essai sur l'inégalité des races humaines,* 4 vols, Paris, Didot, 1853-1855 ; ses principaux disciples sont : Gustave VACHER DE LAPOUGE, *Les Sélections sociales,* Paris, Thorin et Fils, 1896 ; Otto AMMON, *L'Ordre social et ses bases naturelles. Esquisse d'une anthroposociologie,* 1896, Paris, 1900 ; Paul JACOBY, *Études sur la sélection chez l'homme,* Paris, Alcan, 1904.

17. Cf. Francis GALTON, *Natural Inheritance,* Londres, MacMillan, 1889 ; les prémices de sa théorie apparaissent dès ses premiers ouvrages, comme *Hereditary Genius,* publié en 1869.

18. Sur les eugénistes, on peut se reporter à l'ouvrage de Jean SUTTER, *L'Eugénique. Problèmes, méthodes, résultats,* Paris, Presses universitaires de France, 1950, et à l'article d'Alain DESROSIÈRES, « Histoires de formes, statistiques et sciences sociales avant 1940 », *Revue française de sociologie,* vol. 26, *2,* 1985, p. 277-310.

19. Cf. l'article d'Edmond GOBLOT, « Les classes de la société », *Revue d'économie politique,* vol. 13, *1,* 1899, p. 30-60, repris et développé en 1925 dans un ouvrage passé à la postérité, ID., *La Barrière et le niveau. Étude sociologique sur la bourgeoisie française moderne,* Paris, Presses universitaires de France, 1967, ouvrage d'amateur dans lequel il n'est absolument pas fait référence aux travaux antérieurs, et qui de fait n'apporte que peu d'éléments nouveaux. Il y développe notamment l'idée d'une théorie des échanges entre classes proches socialement, qui trouve sa confirmation empirique dans les données statistiques réunies à la même époque par Sorokin. Sur Goblot, cf. aussi la préf. de Georges BALANDIER à la réed. de *La Barrière et le niveau, op. cit. supra.*

Sur le plan théorique, Émile Durkheim s'est prononcé dès son ouvrage *De la division sociale du travail* (1893) sur le sujet[20], en étudiant l'hérédité (biologique) comme cause secondaire de la division du travail. Il considère que l'individu naît avec des goûts et des aptitudes, d'où une influence certaine sur la façon dont ces tâches se répartissent. Or, l'hérédité s'oppose à la variabilité individuelle, donc aux progrès de la division du travail, puisqu'elle pousse les hommes à reproduire et continuer ce que font leurs ancêtres. Durkheim entreprend donc de cerner quelle est la juste part de l'hérédité dans la transmission des aptitudes. Il énonce deux propositions :

1) Avec l'évolution de l'humanité, l'hérédité perd de son poids au profit de l'influence du milieu. La complexité des aptitudes humaines socialement nécessaires s'accroît avec la division du travail. Or, l'hérédité ne transmet que des caractères simples, et les caractères complexes changeant facilement sous l'effet de la famille, de la fortune et de l'éducation, ils sont difficilement transmissibles par l'hérédité.

2) Ce que transmet l'hérédité limite moins qu'auparavant les variations individuelles dans les sociétés modernes. En effet, le développement de l'intelligence humaine lui permet d'être de moins en moins dépendante des instincts transmis héréditairement.

Ces idées permettent aux durkheimiens de critiquer de manière virulente l'organicisme et l'anthroposociologie[21], mais ils ont plus de mal à se situer par rapport aux eugénistes. Il suffit de voir comment Durkheim ou Halbwachs utilisent les travaux de Galton[22] : ainsi, la régression vers la moyenne que Durkheim appelle le « retour vers la médiocrité », lui permet de justifier le peu d'importance des attributs individuels et le bien-fondé qu'il y a à raisonner sur des moyennes. De même, Halbwachs accorde une certaine légitimité aux pratiques eugénistes, dès lors qu'elles permettent d'améliorer et de faire progresser l'espèce humaine. Mais ces concessions à l'eugénisme n'ont de sens que dans le cadre général de la condamnation du biologisme comme principe unique d'explication des phénomènes sociaux. Si l'eugénisme apparaît relativement épargné par les durkheimiens, c'est sans doute parce qu'il n'arrive pas à s'imposer en France, en raison de l'opposition que lui manifestent les démographes et les statisticiens, comme l'a montré Zheng Kang[23]. Enfin, malgré les

20. E. DURKHEIM, *De la division sociale du travail,* 1893, Paris, Presses universitaires de France, 1986, dans le livre II, chap. IV, intitulé « Les facteurs secondaires (suite). L'hérédité ».

21. Par ex., C. BOUGLÉ, *op. cit. supra* n. 13.

22. E. DURKHEIM, *op. cit. supra* n. 20, et les articles de Halbwachs mentionnés par A. DESROSIÈRES, *art. cit. supra* n.18.

23. Zheng KANG, *Lieu de savoir social. La société de statistique de Paris au XIXe siècle, 1860-1910*, Paris, Thèse de Doctorat, École des hautes études en sciences sociales, 1989.

enjeux sous-jacents à l'étude des phénomènes d'hérédité sociale, l'école durkheimienne n'en fait à aucun moment un domaine central d'étude : seul Paul Lapie (1869-1927), dans son étude de la réussite scolaire, produit une réflexion et des travaux empiriques intéressant directement le sujet[24].

La sociologie paretienne, au contraire, s'est peu intéressée à l'eugénisme, pour s'appuyer surtout sur les travaux des organicistes. En étudiant la répartition des revenus dans la société, Vilfredo Pareto[25] tente d'expliquer les mouvements d'individus entre ce qu'il appelle les régions sociales, définies à partir des tranches de revenu. Pour expliquer ces mouvements, il s'appuie essentiellement sur le concept darwinien de sélection sociale. C'est dans la région moyenne que la sélection opère avec le maximum d'intensité, car les revenus « ne sont pas assez faibles pour déprimer les meilleurs éléments »[26]. Ces derniers, les individus les plus performants, accèdent ainsi à la région supérieure, celle de l'aristocratie, d'où leur descendance déchoit par dégénérescence, parce que les revenus sont suffisamment élevés et « qu'ils permettent de sauver même les faibles, les individus mal constitués, incapables, vicieux »[27]. Pour Pareto, l'essentiel réside donc dans la nécessité organique de la circulation et son fondement biologique est confirmé quand il étend le même raisonnement aux races pour expliquer la succession dans l'histoire des aristocraties. Il s'appuie alors sur les recherches des anthroposociologues, Jacoby, Ammon et Vacher de Lapouge[28].

Les idées de Pareto sur la circulation sociale et son importance pour la stabilité des sociétés ont été largement reprises par Sorokin[29], qui en a fait le fondement de son analyse des révolutions, avant de l'intégrer dans *Social Mobility* en 1927. Cette influence de Pareto trouve des éléments d'explication dans la propre expérience politique de Sorokin. En effet, dès les premiers jours de la révolution de février 1917, il s'engagea activement dans le processus révolutionnaire et s'affirma comme un des leaders

24. Paul LAPIE, « L'école et la société », *L'Année psychologique,* vol. 17, 1911, p. 80-96, et ID., *L'École et les écoliers,* Paris, Alcan, 1923. Pour une présentation générale des travaux de sociologie de l'éducation de Lapie, nous renvoyons à l'article de Mohamed CHERKAOUI, « Les effets sociaux de l'école selon Paul Lapie », *Revue française de sociologie,* vol. 20, 1979, p. 239-255.

25. V. PARETO, *Manuel d'économie politique,* Genève, Droz, 1966, chap. 7 (éd. orig., *Manuale di Economia politica,* Milan, Societa Editrice Libraria, 1906).

26. *Ibid.,* p. 386.

27. *Ibid.,* p. 387.

28. Cf. *supra* n. 16 sur l'anthroposociologie.

29. Pour l'anecdote, dans son autobiographie, Sorokin note qu'il était en train de lire le *Traité de sociologie* de Pareto lorsque éclata la révolution de février 1917. Sorokin ne devait reprendre ses travaux (et la lecture de Pareto) que deux ans plus tard. P. A. SOROKIN, *A Long Journey. Autobiography,* New Haven (Connecticut), College & University Press, 1963.

du parti social-révolutionnaire, dans lequel il militait depuis l'âge de 16 ans. Il devint un des conseillers de Kerenski, et assista impuissant aux événements qui aboutirent à la révolution d'Octobre. Sorokin fut arrêté en janvier 1918, détenu par la Tcheka pendant l'automne 1918, et échappa de peu au peloton d'exécution. C'est à la suite de nouvelles menaces de mort qu'il quitta l'U.R.S.S. en 1922. L'impossibilité du gouvernement provisoire de Kerenski de contrôler la révolution une fois le processus enclenché a sûrement joué un rôle important dans son renoncement aux idéaux socialistes et l'a rendu particulièrement réceptif aux idées conservatrices de Pareto. Le cadre conceptuel qu'il utilise s'appuie sur l'individu étudié dans une métaphore spatiale de la société proche de celle de Pareto. Ce cadre s'appuie sur une documentation historique et statistique très riche (contrairement à ce que faisait Pareto), et lui permet de neutraliser le débat inné/acquis qui figeait l'étude de l'hérédité sociale depuis trente ans.

Pour exposer l'apport de Sorokin, il est commode de distinguer son apport théorique, essentiellement formel, et l'usage qu'il fait des données statistiques. Cette manière de séparer le théoricien de l'empiriste est relativement artificielle, puisque lui-même ne sépare que rarement les deux démarches, mais elle permet de mieux comprendre comment Sorokin transforme un objet marqué idéologiquement par le darwinisme social en un objet neutre, et lui donne du coup une légitimité sociologique, préparant ainsi son intégration ultérieure à la sociologie américaine.

Sorokin[30] commence par définir l'espace social de manière relationnelle : la position sociale d'un homme ou d'un phénomène se définit par rapport aux autres hommes ou phénomènes, choisis comme « points de référence » et repérés par un système de coordonnées sociales, les variables étant la nationalité, la profession, la race, etc. En utilisant ainsi la métaphore spatiale, il invente une sorte de géométrie sociale, inspirée de la théorie formaliste de Simmel. L'utilisation de cette métaphore lui permet d'utiliser les concepts de mobilité verticale, de mobilité horizontale et de rationaliser l'« échelle sociale » du sens commun[31]. Il peut alors définir la mobilité sociale comme l'ensemble des mouvements des individus dans l'espace social. C'est donc le rapprochement d'une conception

30. Cf. P. A. Sorokin, *op. cit. supra* n. 12, chap. 1, « Social Space, Social Distance and Social Position ».

31. Pour juger du succès qu'aura cette métaphore jusqu'à nos jours, on peut noter les métaphores de l'ascenseur et de l'escalier employées par Roger Girod, *Mobilité sociale, faits établis et problèmes ouverts*, Paris/Genève, Droz, 1971, ainsi que la métaphore de l'escalier roulant, utilisée par Daniel Bertaux, « Pour sortir de l'ornière néopositiviste », *Sociologie et Société*, VIII, *2*, 1976, p. 119-133, pour conserver l'idée d'un espace social malgré l'évidente variation dans le temps de la valeur sociale des titres et des positions.

réaliste et formelle de la structure sociale et d'un intérêt spécifique pour l'individu qui donne sa légitimité à l'objet « mobilité sociale » [32].

Une fois posée cette métaphore, Sorokin définit les classes comme résultant d'une distribution inégale des droits et privilèges, devoirs et responsabilités, valeurs et privations sociales, pouvoir social et influence sociale, parmi les membres d'une société. Pour l'analyse précise de ces classes, il reprend les trois échelles de statut de Weber [33] en distinguant trois types de stratification verticale : économique (riches/pauvres), politique (hiérarchie de pouvoir ou de domination) et professionnelle (hiérarchie de prestige ou d'autorité). Bien qu'ils soient liés entre eux, les trois types ne coïncident pas et nécessitent des études séparées. Il reconnaît donc qu'une seule dimension verticale est insuffisante pour étudier la mobilité sociale. Pourtant, faute de sources statistiques, ses successeurs se concentreront essentiellement sur la mobilité professionnelle. L'attention que porte Sorokin aux stratifications économiques et politiques est cependant primordiale et elle est cohérente avec l'importance qu'il accorde à l'étude de l'élite, encore un héritage direct de Pareto.

Pour analyser le processus par lequel les individus se meuvent dans l'espace social, il distingue les différents « filtres » ou « agences » qui testent [34], sélectionnent et distribuent les individus : l'armée, l'église, l'école, les organisations politiques, les organisations professionnelles, les organisations économiques (commerce, manufactures, brigandage), la famille et le mariage (surtout pour les femmes). Pour lui, les sociétés passées ont inventé des critères pour découvrir les individus les plus aptes : la distribution sociale des individus s'est établie progressivement, par une sorte d'apprentissage, en se basant d'abord sur la famille. Celle-ci constituait ainsi la première agence chargée de tester les « qualités » générales et spécifiques des individus pour des fonctions données, de filtrer ou sélectionner les individus en fonction de ces tests et de les distribuer dans l'espace social. Il invente ainsi une sorte de fable visant à reconstruire le passé historique dans la perspective de la mobilité sociale, ce qui lui per-

---

32. Charles-Henry CUIN, dans « Sorokin et le " Social Mobility " de 1927. Naissance et mise en œuvre d'une problématique sociologique », *L'Année sociologique, 38,* 1988, p. 275-308, affirme que cet « individualisme méthodologique » se prolonge nécessairement en un « fonctionnalisme méthodologique » qui pose la nécessité fonctionnelle de la stratification et plus généralement de tout groupe social pour la société. Il s'agit là d'un anachronisme : le fonctionnalisme n'existe pas encore en sociologie. Si Sorokin pense que la stratification sociale est *inévitable* (et non pas « nécessaire »), il est très éloigné de ce que serait une théorie fonctionnaliste au sens de Parsons ou de Merton.

33. Cf. P. A. SOROKIN, *op. cit. supra* n. 12, chap. 2, « Social Stratification ». Bien que la filiation théorique soit évidente, Sorokin ne cite pas Weber parmi l'avalanche de ses références sur la stratification sociale.

34. *Testing agencies* est habituellement traduit pas « agences d'évaluation », à consonance moderne : je préfère m'en tenir à une traduction littérale.

met de montrer que l'école et l'entreprise modernes sont les continuateurs de la famille comme agences de test, de sélection et de distribution des agents sociaux[35].

Dans son analyse des causes de la mobilité sociale, Sorokin identifie quatre facteurs principaux[36] :

1) Les facteurs démographiques, essentiellement la fécondité et la mortalité différentielles. Les catégories supérieures ont, en effet, une fécondité inférieure à la moyenne. Dans la plupart des sociétés, ce comportement de la strate supérieure réduit son importance en effectifs et conduit nécessairement à un courant de mobilité ascendante pour la simple reconstitution démographique. Sorokin cite à l'appui de sa thèse de nombreuses données démographiques, en particulier les études sur la fécondité des grands hommes réunies par les darwinistes sociaux.

2) Les dissimilarités parents/enfants en matière d'intelligence et de personnalité. Ce facteur a été longuement étudié par Galton et Pearson et leur constat d'une corrélation relativement faible entre les caractères des parents et ceux des enfants signifie pour Sorokin que « le fait de la dissimilarité entre parents et enfants est permanent et universel »[37]. Il cite également longuement des théoriciens de la race comme Flügge et Jacoby, dont les travaux s'appuient sur des généalogies. De cette dissimilarité, il résulte une sorte de tension poussant les enfants à changer de position sociale par rapport à leurs parents.

3) Le changement de l'environnement anthropo-social, ou l'influence des techniques, de la religion et du développement de l'économie marchande. Ainsi, la plupart des révolutions ont engendré des promotions spectaculaires des membres des classes révolutionnaires, au détriment des individus appartenant aux anciennes élites.

4) La distribution sociale défectueuse des individus, ou le mauvais ajustement entre leurs qualités professionnelles ou économiques et la position sociale qu'ils occupent, rendent très forte leur tendance à être mobiles. Quel que soit le degré de mobilité d'une société, les agences de test et de sélection fonctionnent imparfaitement et n'éliminent qu'une partie des individus inadaptés à leur position. Ce phénomène est accru en période de grand changement social, puisque les critères de sélection et

35. C.-H. Cuin, *art. cit. supra* n. 32, estime que Sorokin est très novateur dans sa conception de l'école comme agence de sélection sociale, contrairement aux durkheimiens qui avaient mis en évidence la fonction socialisatrice de l'école sans expliciter son rapport à la sélection. Cette affirmation est pour le moins inexacte. Non seulement les travaux de Lapie montrent que certains durkheimiens s'intéressaient à la sélection sociale par l'école, mais cette conception de l'école, loin d'être novatrice, venait tout droit de l'anthroposociologie, cf., par ex., de G. Vacher de Lapouge, *op. cit. supra* n. 16.

36. Cf. P. A. Sorokin, *op. cit. supra* n. 12, chap. 15, « The Factors of Vertical Circulation ».

37. *Ibid.*, p. 361.

de distribution se modifient : par exemple, les individus promus en temps de guerre sur leurs qualités martiales peuvent se révéler inadaptés à leur position une fois la paix revenue[38].

En traitant du problème de l'hérédité de l'intelligence[39], Sorokin constate sa forte influence sur l'hérédité de l'élite sociale, montrée selon lui par les données sur l'origine sociale des grands hommes et les travaux psychométriques ; cette hérédité serait permanente dans le temps, excepté dans les périodes de décadence. Il prend parti en faveur de la thèse de Galton, selon laquelle l'ascension sociale d'hommes nés dans un milieu défavorable s'explique par leurs « capacités » héritées biologiquement, qui leur permettent de surmonter les « obstacles sociaux » rencontrés. Pour Galton, dans les sociétés les plus avancées, où les rigidités sociales sont faibles, l'hérédité est le facteur de transmission sociale le plus important. Ce dernier point est contesté par Sorokin, qui pense que l'hérédité proprement biologique ne joue qu'un rôle partiel et difficilement mesurable, le rôle de l'environnement étant incontestable.

Symétriquement, dans ce qui se veut une contribution au débat sur le darwinisme social, Sorokin développe ses arguments contre les thèses environnementalistes[40]. Tout d'abord, l'étude des « grands hommes » pose un problème aux environnementalistes du simple fait qu'ils existent. Des centaines ou des milliers de personnes ont vécu exactement dans le même environnement social et elles ne sont pas devenues des grands hommes. Pour produire un Newton ou un Pasteur, il faut bien que l'hérédité joue un rôle. En fait, Sorokin estime que l'environnement ne saurait être déterministe si l'on admet que tout homme est « libre ». Dans le même sens, il tire argument de l'existence de types extrêmes d'êtres humains, les génies ou les débiles, dans des environnements qui n'ont rien d'exceptionnels, pour renforcer l'idée de l'importance de l'hérédité. Il transpose cet argument au niveau des classes et des sociétés et constate que le même environnement géographique peut générer aussi bien de brillantes civilisations que des tribus primitives. Enfin, ultime argument, Sorokin remarque que l'environnementaliste n'est pas par essence progressiste mais qu'il peut être « réactionnaire », par exemple en préconisant une méritocratie : c'est la promotion inévitable des individus issus des classes supérieures, puisqu'ils ont l'environnement le plus favorable !

---

38. Ce facteur avait été identifié par Pareto, qui en fait un des facteurs des révolutions quand l'ajustement ne peut pas être obtenu par la circulation sociale. Sorokin avait déjà développé cette idée en 1925, dans *The Sociology of Revolution.*

39. Cf. P. A. Sorokin, *op. cit. supra* n. 12, chap. 12, « Social Stratification and Intelligence and Other Mental Characteristics ».

40. *Ibid.*, chap. 13, « Heredity or Environment, Selection or Adaptation ».

Ce dernier argument montre à quel point la conviction de Sorokin relève plutôt d'une posture philosophique libérale pour laquelle est vraiment progressiste celui qui préserve la liberté individuelle contre un trop grand déterminisme social. Mais sur le plan de la réflexion théorique, il semble bien que son point de vue à la fois formaliste et individualiste sur la société était indispensable à l'élaboration du concept de mobilité sociale comme concept central. Ce concept constitue bien une rupture par rapport à ceux d'hérédité sociale, de capillarité sociale ou de circulation sociale, tous très imprégnés de l'influence de la biologie. En parlant de mobilité, le cadre théorique devient la métaphore spatiale et ce qui est mis en avant, ce n'est plus tel ou tel facteur de mobilité, toujours objet de controverse, mais bien la notion même de déplacement d'individus dans un espace symbolique formalisant la ou les hiérarchie(s) sociale(s) qui structurent la société en groupes, classes, ou strates. Il ne pouvait donc pas y avoir d'études de mobilité sociale sans cette rupture fondamentale et c'est sans doute parce qu'elle n'a rien d'évident dans le contexte de la sociologie de l'entre-deux-guerres que le point de vue de Sorokin aura tellement de mal à s'imposer. Il faudra attendre l'après-guerre et le développement de la sociologie statistique américaine. Entre-temps, Sorokin est nommé professeur à Harvard University en 1930 et y crée le département de sociologie. À ce poste, il fréquentera et influencera[41] la plupart des futurs fonctionnalistes, dont la plupart de ceux qui travailleront sur la stratification sociale (Charles A. Anderson, Kingsley Davis, Joseph A. Kahl, Robert K. Merton, Wilbert E. Moore, Talcott Parsons, Neil J. Smelser, William L. Warner).

L'œuvre de Sorokin a déterminé de manière décisive l'orientation de la sociologie de la mobilité sociale jusqu'à nos jours. La relecture qui vient d'être faite montre à quel point cette œuvre se fonde sur une problématique, celle du darwinisme social qui, elle, a été écartée des sciences sociales dès la fin des années 1940. Il en résulte un déséquilibre entre problématique et cadre conceptuel, et bon nombre de difficultés rencontrées ultérieurement par les spécialistes de la mobilité sociale. Il n'est pas question de faire ici l'inventaire de l'héritage de Sorokin depuis soixante ans. Je me contenterai de retracer deux épisodes symptomatiques.

41. Selon sa propre expression, dans son autobiographie : cf. P. A. Sorokin, *op. cit. supra* n. 29.

LES SOCIOLOGUES AMÉRICAINS ET LA SOCIÉTÉ OUVERTE

C'est dans la période de l'immédiat après-guerre, entre 1945 et 1955, que les États-Unis vont prendre la première place dans ce nouveau champ de recherche. L'engouement des Américains pour les questions de mobilité sociale tient sans doute pour l'essentiel à l'existence du mythe de la réussite sociale à l'américaine, celle du *self-made-man*. L'impression que tout américain peut tenter sa chance à la grande loterie de la richesse joue un rôle fondamental dans l'intégration de l'immigrant fraîchement débarqué dans le *melting-pot*. La remise en cause de ce mythe à la suite du freinage de l'immigration par l'imposition de quotas aux immigrants, puis par l'importance des déclassements sociaux causés par la grande crise des années 1930, justifie pour une grande part l'intérêt porté à la mesure scientifique de la mobilité. C'est en effet au cours des années 1940 que se développe la problématique du déclin de la mobilité sociale aux États-Unis. Elle est alimentée par l'impression diffuse d'une fermeture de l'élite américaine, dans laquelle dominent de plus en plus des héritiers, en décalage avec l'image populaire du millionnaire d'origine modeste[42]. La question de la mesure de la mobilité sociale était donc particulièrement aiguë aux États-Unis, où beaucoup de spécialistes de la stratification, comme Merton, Warner et Hertzler[43], croyaient à une fermeture progressive de la société américaine, à une moindre mobilité sociale que par le passé.

Le rôle du fonctionnalisme est déterminant puisqu'en tentant d'intégrer l'étude de la mobilité sociale dans un projet théorique d'ensemble, il accomplit une rupture théorique avec la biologie sociale encore très présente jusqu'en 1945 : on ne s'intéresse plus de manière privilégiée à l'hérédité des caractères sociaux, mais à la stratification sociale. La mobilité sociale devient une des explications de la stratification et de sa reproduction. En fait, la contribution du fonctionnalisme à l'étude de la mobilité sociale est assez faible et son développement ne modifiera pas les orientations fondamentales posées dès la fin des années 1920. Au contraire, la problématique de Sorokin sera intégrée par les sociologues fonctionnalistes, à tel point qu'il sera souvent présenté comme un fonctionnaliste avant la lettre[44]. Appliquée à la stratification sociale, l'analyse

42. Cette impression correspond à une fermeture effective de l'élite américaine prise dans un sens très restreint, comme le montrera C. Wright MILLS, *L'Élite du pouvoir,* Paris, Maspero, 1969 (éd. orig., *The Power Elite,* New York, Oxford University Press, 1956).

43. Cf. R. K. MERTON, *op. cit. supra* n. 9 et J. O. HERTZLER, « Some Tendencies Toward a Closed Class System in the United States », *Social Forces,* vol. 30, *3,* 1952, p. 313-323.

44. En fait, Sorokin sera violemment attaqué par Parsons lui-même, en particulier pour son analyse de l'individualisme, qu'il rattache au déclin de la religion chrétienne. Cf. T. PAR-

de Parsons[45] l'amenait à distinguer deux types de sociétés selon les normes institutionnelles dominantes. Lorsque ces normes sont « particularistes », les positions sociales renvoient à des distinctions de race, de sexe, de famille ; l'organisation sociale qui en résulte est un système de castes rigides et limite étroitement la mobilité des individus. Au contraire, quand les normes sont « universalistes », l'accès aux positions sociales dépend des capacités des individus à les occuper, dans un système de concurrence ; l'organisation sociale correspondante est une société « ouverte ». Ce sont deux idéaux-types, même si la société indienne traditionnelle est proche d'un système de caste, et la société américaine, le prototype de la société ouverte. C'est donc par l'intensité de la mobilité sociale et par les modalités (hérédité ou capacités des individus) selon lesquelles s'opère le processus de distribution des individus dans les positions sociales que l'on peut caractériser les différents types de stratification. Globalement, l'apport de Parsons revient à intégrer la théorie de Sorokin dans un cadre plus général, en se référant explicitement aux normes et aux valeurs sociales, ce que ne faisait pas ce dernier. Cette similarité entre les deux sociologues n'a rien d'étonnant puisque Parsons a été nommé au département de sociologie de Harvard dès 1931, département dirigé à l'époque par Sorokin. Mais contrairement à Sorokin, Parsons ne rentre pas dans le détail du fonctionnement d'un système ouvert de stratification sociale ; il laisse ce soin à ses disciples[46]. Ces derniers, en tout premier lieu Robert Merton, ouvriront quelques perspectives intéressantes en s'appuyant sur l'articulation individu/société proposée par Parsons[47]. Ces perspectives alimentèrent surtout la psycho-sociologie naissante de l'époque, et leur traduction en travaux empiriques sur la mobilité se heurta au problème de la mesure du phénomène. De fait, c'est la ques-

---

SONS, *Essays in Sociological Theory, Pure and Applied,* New York, The Free Press, 1949. Pour montrer que l'individualisme trouve au contraire sa source justement dans le christianisme, Parsons reprend l'analyse de Max Weber, analyse que P. A. SOROKIN, in *op. cit. supra* n. 13, trouve pour sa part très faible.

45. T. PARSONS, *The Social System,* New York, The Free Press, 1951, p. 180-200.

46. La théorie du groupe de référence, formulée par Robert MERTON et Alice K. ROSSI, « Reference Group Theory and Social Mobility », *in* Robert K. MERTON et Paul F. LAZARSFELD, *Continuities in Social Research,* New York, The Free Press, 1950, et celle de la cristallisation du statut, introduite par Gerhardt E. LENSKI, « Status Crystallisation, a Non-Vertical Dimension of Social Status », *American Sociological Review,* vol. 19, *4,* 1954, p. 405-419, permettent d'analyser la mobilité sociale comme un véritable processus psycho-social.

47. Cf. l'introduction de cet article. Les articles théoriques fondateurs de l'analyse fonctionnaliste de la stratification sociale sont ceux de T. PARSONS, « An Analytical Approach to the Theory of Social Stratification », *American Journal of Sociology,* vol. 45, 1940, p. 849-862, de Kingsley DAVIS et Wilbert E. MOORE, « Some Principles of Stratification », *American Sociological Review,* vol. 10, *2,* 1945, p. 242-249, et de Melvin M. TUMIN, « Some Principles of Stratification. A Critical Analysis », *American Sociological Review,* vol. 18, *4,* 1953, p. 387-393.

tion de la mesure de la mobilité sociale qui va absorber l'essentiel des efforts des sociologues engagés dans ce domaine, en collaboration avec des démographes et des statisticiens.

La mesure de la mobilité sociale est indissociable du développement des grandes enquêtes menées par les différentes institutions chargées d'établir les statistiques sociales. Aux États-Unis, les premiers travaux sont effectués à partir de 1945 dans les instituts associés aux grandes universités, l'Office of Public Opinion Research à Princeton, le National Opinion Research Center à Chicago, puis par la suite l'Institute for Social Science Research de l'UCLA (University of California, Los Angeles), l'Institute of Industrial Relations de Berkeley, le Survey Research Center de l'University of Michigan, etc. Parallèlement, ces instituts de recherche, qui reçoivent des financements de différentes fondations, accueillent les spécialistes de la mobilité sociale et permettent à ces derniers de mener à bien leurs recherches quantitatives tout en collaborant aux programmes de ces instituts. Ainsi, Richard Centers est chercheur à l'Office of Public Opinion Research à Princeton en 1946-1948, Natalie Rogoff l'est au Bureau of Applied Social Research à Columbia en 1951-1954[48], Reinhard Bendix l'est à l'Institute of Industrial Relations de Berkeley à partir de 1948, Ralph H. Turner l'est à l'Institute for Social Science Research de l'UCLA en 1953-1956, Seymour M. Lipset est directeur associé au Bureau of Applied Social Research à Columbia en 1954-1956, Otis D. Duncan l'est au Population Research and Training Center à Chicago de 1951 à 1962, etc. C'est donc en partie grâce à l'intégration de plus en plus étroite des départements de sociologie des grandes universités américaines à des centres de recherches, dotés de gros moyens financiers, que l'analyse empirique de la mobilité sociale peut se développer rapidement, sans commune mesure avec le piétinement des enquêtes monographiques d'avant-guerre.

Dans le cas du Bureau of Applied Social Research de l'Université de Columbia, Michael Pollak[49] a bien montré comment Paul F. Lazarsfeld l'a conçu comme une « entreprise de recherche », associant les contraintes classiques de l'entreprise, contraintes de productivité et de délais (fins de contrats) et la nécessité de la rigueur méthodologique et théorique. Cette conception débouchait inévitablement sur une standardisation des méthodes et des concepts et sur la mise en œuvre de procédures normalisées, qui étouffaient peu à peu toute créativité intellectuelle

48. Après avoir été à l'I.N.E.D. en 1950-1951, d'après Laurent THÉVENOT, « Les enquêtes FQP et leurs ancêtres français », *in* Joëlle AFFICHARD, éd., *Pour une histoire de la statistique*, t. 2, Paris, Economica, 1987, p. 117-165.

49. Michael POLLAK, « Paul F. Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales, 25,* 1979, p. 45-59.

et écartait la sociologie empirique d'une conception de la science comme productrice de savoir. Pollak illustre cette opposition entre deux conceptions de la sociologie par le conflit Lazarsfeld/Adorno, alors que ce dernier était initialement associé à l'entreprise. Dans le cadre du Bureau of Applied Social Research, les recherches sur la mobilité sociale, à vrai dire sans utilité sociale directe, apparaissent comme un sous-produit développé à l'initiative de Natalie Rogoff, puis de Seymour Lipset[50]. Mais elles ont sans aucun doute été fortement influencées par le fonctionnement normalisé du centre. Ainsi, la forme prise par l'étude de la mobilité sociale, notamment l'appauvrissement théorique de la recherche dans ce domaine, doit certainement beaucoup aux contraintes spécifiques de la recherche empirique en sociologie. Ceux qui n'acceptaient pas cette logique ont pris leurs distances pour revenir à des travaux plus qualitatifs, comme C. Wright Mills, dont l'étude de l'élite constitue un apport important à la sociologie de la mobilité.

En effet, même si l'on manque d'enquêtes plus poussées en histoire de la sociologie, il semble bien que les autres centres de recherche, copiés sur le modèle du Bureau of Applied Social Research, aient été pris dans le même tissu de contraintes et de contradictions. Ce fut le cas en particulier à Chicago, où les enquêtes étaient faites par le National Opinion Research Center et leur analyse sociologique par le Population Research and Training Center, et où furent développés l'essentiel des outils méthodologiques et statistiques nécessaires à l'analyse de la mobilité sociale. Au cours des années 1950 se constitue ainsi un réseau de chercheurs spécialisés dans l'étude de la mobilité, qui devient une spécialité à part entière de la sociologie. La domination anglo-saxonne devient alors très forte. L'ancienne approche sorokinienne est marginalisée[51] ; seul perdure le cadre théorique global, en définitive peu influencé par le fonctionnalisme de Parsons et Merton.

Quant aux sociologues travaillant sur les classes sociales, la plupart d'entre eux se désintéressent de la question. Les prises de position d'Alain Touraine au Congrès mondial de sociologie de Liège en 1953 sont à cet égard très révélatrices : alors que David Y. Glass propose une enquête internationale coordonnée, sur le modèle de l'enquête anglaise, Touraine critique l'utilisation d'une échelle de prestige, la conception « subjective » de la stratification sociale qui en résulte, et la conception

50. Parmi les spécialistes de la mobilité, sont également passés par le Bureau of Applied Social Research Bernard Barber, Peter Blau, Hans Zetterberg et C. Wright Mills.

51. Cela n'est pas le cas en France, où les travaux de l'I.N.E.D. sont dans la continuité de ceux de Sorokin. Citons ceux de Marcel BRÉSARD, « Mobilité sociale et dimension de la famille », *Population, 53,* 1950, p. 533-566 et d'Alain GIRARD, *La Réussite sociale en France,* Paris, Presses universitaires de France, 1961.

« conservatrice » de la mobilité conçue comme déplacement des individus le long d'une telle échelle sociale. Il oppose à cette approche une analyse « objective » de la mobilité, qui privilégie l'étude des rapports de classe en s'appuyant sur une investigation de type ethnographique, puisqu'il s'agit de s'en tenir aux « faits » [52]. Cet objectivisme de principe a pour effet pratique de retarder le développement de l'analyse de la mobilité sociale en termes de classes sociales. Comme l'a déjà montré John H. Goldthorpe[53], cette approche reviendra en force avec l'introduction de l'analyse log-linéaire comme méthode de mesure, mieux adaptée à une représentation de la société en termes de classes.

LA SOCIOLOGIE STATISTIQUE ET LA FUITE EN AVANT TECHNIQUE

Au cours des années 1960, l'abondance des données quantitatives disponibles va peu à peu réorienter la recherche vers l'invention de nouveaux outils statistiques nécessaires à leur exploitation. Ainsi, au fur et à mesure que sont fournies les données qui devraient permettre de répondre aux questions initiales formulées par Sorokin, les sociologues s'apercevront qu'il ne suffit pas d'avoir des données, mais qu'il faut savoir les analyser, ce qui suppose des techniques bien plus sophistiquées que le tableau croisé ou les indices synthétiques de mobilité. En effet, si l'on compare les outils utilisés par les spécialistes de la mobilité sociale vers 1960 avec les progrès de la statistique, on ne peut qu'être surpris de l'apparente incapacité des sociologues, américains compris, à intégrer les techniques proposées par les statisticiens[54]. Si l'on se réfère à l'important mouvement en faveur du quantitativisme évoqué ci-dessus, il faut y voir une grande résistance des méthodes traditionnelles, étant entendu que le fait de travailler sur des enquêtes statistiques représentatives plutôt que sur des statistiques toutes faites ou issues de monographies n'a pas beaucoup changé la manière d'exploiter les données.

---

52. A.I.S., *Congrès de Liège, communication papers,* août 1953. Touraine mettra cette méthode en application dans l'étude des ouvriers issus de l'exode rural. Cf. Alain TOURAINE et Orietta RAGAZZI, *Ouvriers d'origine agricole,* Paris, Seuil, 1961.

53. John H. GOLDTHORPE, « Social Mobility and Class Formation : On the Renewal of a Tradition in Sociological Inquiry », *European Journal of Sociology,* vol. 1, 1984.

54. Cela n'a pas été le cas des économistes, qui ont intégré les procédures de traitement de données quantitatives dès les années 1930, appelant cet ensemble de techniques « économétrie ». Le cas des psychologues est plus intéressant puisqu'ils avaient à traiter de données qualitatives analogues à celles des sociologues, et qu'ils l'ont fait par l'invention de l'analyse factorielle au début du siècle et son développement dans l'entre-deux-guerres dans le cadre de l'étude de l'intelligence. A ce propos, on peut se reporter à l'histoire critique qu'en fait Stephen J. GOULD, *La Mal-mesure de l'homme,* Paris, Ramsay, 1983.

À cet égard, l'année 1967 est une date charnière. En effet, la parution du livre de Blau et Duncan bouleverse l'étude de la mobilité sociale en introduisant une technique dérivée de la régression linéaire, la « path analysis ». À partir de cette date, l'étude de la mobilité sociale sera de plus en plus liée à la maîtrise de techniques statistiques sophistiquées ; ses perspectives théoriques en sortent grandement modifiées. Cette tendance sera amplifiée avec l'introduction de l'analyse log-linéaire à partir de 1975, qui rend apparemment obsolète un grand nombre de traitements moins rigoureux ou moins bien adaptés à l'objet.

Il semble bien qu'il y ait dans cette période une mutation théorique profonde, bien que les spécialistes de la mobilité sociale n'en aient pris conscience que tardivement. Cette mutation peut être rapprochée de l'observation de Wells et Picou[55] tirée de l'analyse du contenu de l'*American Sociological Review* de 1936 à 1978 : ils remarquent le développement continu dans le temps d'un paradigme partiel appelé « structuralisme quantitatif » qui reçoit l'adhésion d'une majorité croissante de sociologue. Ce paradigme se caractérise par une construction théorique inspirée d'un fonctionnalisme positiviste, tel qu'il est prôné par Merton et Lazarsfeld[56], et par l'utilisation systématique de méthodes d'enquêtes, de l'analyse statistique univariée ou bivariée, puis multivariée à partir du milieu des années 1960. De fait, les articles observent tous le schéma néo-positiviste suivant : introduction théorique, présentation des données et des méthodes d'analyse, exposé des résultats et, enfin, bilan essayant d'en tirer les enseignements théoriques. Dans ces conditions, l'essentiel du travail sociologique consiste à tester les théories existantes par un travail méthodologique et empirique. Au fur et à mesure de leur confrontation aux « faits », ces théories sont reformulées à la fois pour tenir compte des résultats empiriques et des problèmes d'identification des instruments d'analyse aux concepts. Une telle démarche appauvrit considérablement le travail du sociologue et minimise l'évolution théorique. Cette dernière est l'œuvre de purs théoriciens et semble complètement déconnectée des travaux empiriques, sur lesquels elle n'a pratiquement aucune influence.

À partir du milieu des années 1960, l'instrument statistique, en se sophistiquant, a donc pris suffisamment d'autonomie par rapport aux cadres théoriques initiaux pour se développer selon une logique propre, qui implique la reformulation des théories de la mobilité dans le langage statistique. On peut distinguer deux grandes orientations, correspondant aux deux principales techniques utilisées dans l'étude de la mobilité : les

55. Cités par Christopher BRYANT, « Le positivisme instrumental dans la sociologie américaine », *Actes de la recherche en sciences sociales, 78,* 1989, p. 64-74.

56. Cf., par ex., R. K. MERTON, *op. cit. supra* n. 9 et P. LAZARSFELD, *Philosophie des sciences sociales,* Paris, Gallimard, 1970.

modèles de dépendances, introduits par Blau et Duncan en 1967[57], et l'analyse log-linéaire, introduite par Goodman et Hauser[58].

Les analyses de Blau et Duncan vont complètement changer le domaine de la recherche en mobilité sociale. Cette petite révolution est fondée sur le renouveau conceptuel du point de vue longitudinal et une technique d'analyse des données empiriques, la régression linéaire.

Le renouveau conceptuel consiste à représenter le processus d'acquisition du statut social par un modèle causal hiérarchisant les facteurs selon l'ordre chronologique. En effet, pour Blau et Duncan, les études de mobilité sociale avaient jusque-là surtout étudié les tables de mobilité et la relation entre le modèle de mobilité et les autres phénomènes sociaux mais négligeaient l'exploration des différents facteurs de la mobilité des individus. Dans l'optique de l'acquisition du statut, cette question est donc étudiée en décomposant le problème en deux temps : on recherche d'abord l'influence de telle ou telle variable sur le statut social d'arrivée, et puis comment cette variable modifie l'effet de l'origine sociale sur le statut. Il en résulte une reconceptualisation de l'analyse de la mobilité sociale : la prise en compte d'un grand nombre de variables comme facteurs de mobilité met en évidence un réseau de relations entre variables prises deux à deux, réseau que les tables de mobilité ne peuvent pas montrer. La mesure des liaisons observées donne une idée globale de l'importance relative des facteurs.

Pour pouvoir étudier l'influence d'un grand nombre de variables sur le statut atteint, Blau et Duncan prennent le parti de faire des hypothèses très fortes, ce qui « appauvrit » l'analyse. Ils disent compenser cet appauvrissement par l'utilisation de techniques variées. Dans la pratique, ils utilisent de manière privilégiée une technique de régression linéaire appelée *path analysis*. La principale difficulté de l'utilisation de la régression linéaire réside dans la nécessité de quantifier le statut social en s'assurant de la linéarité de l'échelle adoptée. Pour cela, ils utilisent une échelle de prestige, faisant l'hypothèse de la stabilité de cette échelle dans le temps. Des enquêtes dans lesquelles on demande de noter les professions permettent d'établir la relation entre prestige, revenu, et niveau d'éducation. À partir de quarante-cinq professions, une régression simple permet d'obtenir la relation suivante :

---

57. Peter M. BLAU et Otis D. DUNCAN, *The American Occupational Structure*, New York, John Wiley, 1967.

58. Leo A. GOODMAN, « On the Measurement of Social Mobility : An Index of Status Persistence », *American Sociological Review*, vol. 34, *6*, 1969, p. 831-850, et Robert M. HAUSER, Peter J. DICKINSON, Harry P. TRAVIS et John M. KOFFEL, « Structural Change in Occupational Mobility, Evidence for Men in the United States », *American Sociological Review*, vol. 40, *5*, 1975, p. 585-598.

$$X_1 = 0{,}59X_2 + 0{,}55X_3 - 6$$

Prestige : X_1, pourcentage d'excellents et de bons scores à l'enquête.

Revenu : X_2, pourcentage d'hommes de cette profession ayant un revenu supérieur à 3500 $ en 1949.

Niveau d'éducation : X_3, pourcentage d'hommes de cette profession avec 4 années d'*high school* ou plus.

Dans les différentes analyses de Blau et Duncan, le statut socio-économique est donc déduit de cette équation, puisque le niveau de prestige ne peut pas être observé directement.

La facilité qu'offre ainsi la « path analysis » pour étudier tout type de données longitudinales permet la construction de modèles de plus en plus sophistiqués. Blau et Duncan partent d'un modèle de base, incluant le statut et le niveau d'éducation du père, le niveau d'éducation du fils, son statut au premier emploi et lors de l'enquête. Le modèle est ensuite compliqué par l'introduction de la succession des statuts du fils dans le temps, obtenue en transformant les données transversales de l'enquête en données longitudinales, ce qui suppose que le processus n'évolue pas avec les générations successives. Enfin, toute une série de variables intermédiaires sont utilisées : la race (blancs/noirs), l'origine ethnique, la migration, l'origine agricole, le type et la taille de la famille d'origine, le rang de naissance, le mariage et le statut du conjoint, le nombre d'enfants.

Un exemple permet de comprendre comment ce type d'analyse ramène tous les problèmes conceptuels à des difficultés techniques : Robert M. Hauser[59] analyse en 1969 l'influence des origines socio-économiques sur la réussite scolaire, les notes aux examens et les aspirations à la fin de l'école secondaire. Son échantillon consiste en six cohortes d'étudiants du Tennessee, soit 17000 personnes, enquêtées en 1957. Comparant les résultats de Blau et Duncan avec ceux du rapport Coleman[60], il ramène les contradictions entre leurs différentes théories à un problème d'interprétation des mêmes statistiques. En effet, pour Hauser, il n'y a pas contradiction entre les résultats obtenus (en restant dans le cadre des modèles de cheminement) : la réussite scolaire est fortement liée à l'origine sociale, la scolarité accroît la variabilité de la réussite socio-économique, et le Q.I. est la meilleure variable explicative du lien origine sociale/ réussite scolaire. Mais si le rapport Coleman insiste sur le rôle de

59. R. M. HAUSER, « Schools and the Stratification Process », *American Journal of Sociology*, vol. 74, *6*, 1969, p. 587-611.

60. Coleman avait entrepris une grosse enquête sur l'éducation à la demande du gouvernement américain, les résultats étant publiés dans James S. COLEMAN *et al.*, *Equality of Educational Opportunity*, Washington, U.S. Department of Health, Education and Welfare, 1966.

l'éducation dans la réduction de la mobilité sociale, c'est en rapportant les résultats à un idéal de mobilité parfaite, dans lequel la réussite scolaire serait indépendante de l'origine sociale. Si Blau et Duncan semblent dire le contraire, c'est que leur modèle de référence est formulé très différemment, ne serait-ce que par la distinction entre influence directe de l'origine sur la réussite sociale et influence médiatisée par l'éducation.

Les conclusions de Hauser sont caractéristiques d'une approche dans laquelle on ne distingue plus entre le modèle théorique et le modèle statistique (en l'occurrence le modèle de cheminement). En effet, les différences entres les deux analyses ne relèvent pas simplement d'une interprétation divergente des statistiques disponibles mais renvoient effectivement à deux modèles théoriques distincts qui influencent la manière d'exploiter les données. Vouloir analyser ces différences dans le langage de corrélation entre variables de la « path analysis », c'est supposer que cette technique statistique est neutre au regard de la théorie et qu'elle permet de faire le partage entre une théorie bien formulée et une théorie mal formulée. C'est donc ignorer l'importance du modèle de base ou dénier la pertinence du discours théorique lui-même, ce qui, dans le cas particulier du rôle de l'éducation, revient à ignorer l'environnement institutionnel et les contraintes structurelles.

Après une période d'euphorie empirique, les critiques à l'encontre de cette approche et surtout de la méthode utilisée se sont multipliées[61]. Elles soulignent l'étroitesse théorique du paradigme dominant et la dilution progressive de la problématique de la mobilité sociale. De plus, elles s'attaquent avec virulence aux limites techniques de la méthode, notamment la quantification systématique des variables sociologiques qu'elle suppose.

L'analyse log-linéaire est la deuxième technique quantitative largement utilisée par les spécialistes de la mobilité sociale. Elle pose également toute une série de problèmes symptomatiques de l'application de la statistique sans précaution épistémologique. C'est au cours des années 1960, en travaillant sur la mesure de la liaison entre deux variables, que Leo Goodman élabore l'analyse log-linéaire. En tant que méthode d'analyse des tables de mobilité, cette méthode connaît alors un succès considérable. Il en résulte à la fin des années 1970 une transformation du champ

61. Nous renvoyons aux critiques de Raymond BOUDON, *L'Inégalité des chances. La mobilité dans les sociétés industrielles,* Paris, A. Colin, 1973, David N. CROWDER, « A Critique of Duncan's Stratification Research », *Sociology,* vol. 81, 1974, p. 19-45, Michael BURAWOY, « Social Structure, Homogenization, and " The Process of Status Attainment in the United States and Great Britain " », *American Journal of Sociology,* vol. 82, *5,* 1977, p. 1031-1042, William T. BIELBY, « Models of Status Attainment », *in* Donald J. TREIMAN et Robert V. ROBINSON, eds, *Research in Social Stratification and Mobility,* vol. 1, Greenwich, JAI Press, 1981, p. 3-26, et J. H. GOLDTHORPE, *art. cit. supra* n. 53.

de recherche sans doute aussi importante que celle due à Blau et Duncan. Pourtant, cette méthode n'est vraiment adaptée qu'aux études comparatives. Son succès tient au fait qu'elle permet de reformuler d'une manière rigoureuse des problématiques anciennes qui n'avaient pas trouvé jusqu'alors de formulations empiriques satisfaisantes. Une des difficultés récurrentes à laquelle sont confrontés les spécialistes de la mobilité sociale est la comparaison des données dans le temps ou l'espace. Cette comparaison est en effet rendue techniquement difficile par les différences de distribution des origines sociales (positions de départ) et les destinées sociales (positions d'arrivée), car ces différentes distributions varient elles aussi dans le temps et l'espace. Cette différence des distributions d'origines et de destinées est imputée à la mobilité dite structurelle, supposée être la résultante de la variation de la composition de la société en catégories ou classes sociales, et de divers effets démographiques (mortalité et fécondité différentielles, effets d'âge, émigration et immigration). La mobilité sociale, abstraction faite de la mobilité structurelle, est appelée de manières diverses, mobilité nette, circulation, ou fluidité sociale. Elle est censée mesurer la plus ou moins grande ouverture des classes les unes par rapport aux autres, l'existence ou non de barrières entre classes, opérant ainsi le lien avec la théorie parsonienne de la société ouverte. L'analyse log-linéaire permet de réaliser rigoureusement des comparaisons statistiques de fluidité sociale dans l'espace et le temps, et donne un contenu empirique solide à ces diverses notions. De plus, elle permet de construire un modèle simple des rapports entre classes, fondé sur la notion de proximité : le modèle de densité. Il lui suffit pour cela de traiter un indice de proximité postulée comme si c'était une variable analogue au pays ou à l'année d'enquête, variables généralement utilisées dans les comparaisons. Toutes ces opérations donnent lieu à des tests sur hypothèses qui permettent de dire si les liaisons supposées entre variables sont statistiquement significatives. Or, le choix des catégories est souvent crucial pour l'ajustement des résultats aux hypothèses. Si ce choix est influencé pour des raisons techniques, par exemple liées à la procédure de codage de la catégorie professionnelle dans l'enquête ou aux regroupements de catégories effectués pour pouvoir comparer des pays ayant des organisations en professions qui diffèrent pour des raisons culturelles, cela pose un vrai problème d'adaptation au problème théorique[62].

62. Cette question est étudiée par Dominique MERLLIÉ, « Les classements professionnels des enquêtes de mobilité », *Annales. Economies Sociétés Civilisations,* vol. 45, *6,* 1990, p. 1317-1333.

Là encore, un exemple permet de comprendre le type de dérive que provoque l'analyse log-linéaire. Il s'agit de la comparaison des tables de mobilité des hommes de 35-64 ans dans trois pays (France, Royaume-Uni, Suède) effectuée par Erikson, Goldthorpe et Portocarero[63], comparaison en passe de devenir un classique de la spécialité[64]. Elle s'efforce d'adopter un schéma de classe unique pour les trois pays, ce qui supposait de travailler directement sur les fichiers informatiques, et non sur des tables toutes faites, comme c'est traditionnellement le cas. La fluidité sociale est alors représentée par le modèle dit « sous-saturé » dans une analyse log-linéaire à trois variables : catégorie d'origine, catégorie de destination et pays[65]. Ce modèle « sous-saturé » repose sur l'hypothèse que ces trois variables ne sont liées statistiquement que deux à deux. On dit alors qu'il y a absence d'interaction statistique d'ordre 3. Cela signifie que la liaison observée entre les trois variables peut être reconstituée uniquement à partir des trois tables résumées suivantes : la catégorie d'origine croisée avec la catégorie de destination (tous pays confondus), la catégorie d'origine croisée avec le pays (toutes catégories de destination confondues) et la catégorie de destination croisée avec le pays (toutes catégories d'origine confondues). Dans le cas de la comparaison France - Royaume-Uni - Suède, le modèle « sous-saturé » explique alors 97 % du χ^2 du tableau de base : les auteurs de l'article en déduisent que les différences entre pays sont très faibles, ou que la fluidité sociale est presque la même dans les trois pays. Ce résultat permet, par la suite, de décrire un schéma de mobilité commun à ces pays, schéma à six niveaux de densité, classés dans un ordre de fluidité sociale décroissante.

Dans cette analyse, un problème crucial réside dans la formulation sociologique du modèle : l'idée de fluidité sociale a surtout un sens pour la procédure statistique utilisée et ne correspond à aucun phénomène observable directement si l'on s'intéresse au processus de mobilité. Erikson, Goldthorpe et Portocarero mettent ainsi le doigt sur la difficulté par-

63. Robert ERIKSON, John H. GOLDTHORPE et Lucienne PORTOCARERO, « Intergenerational Class Mobility in Three Western European Societies, England, France and Sweden », *British Journal of Sociology,* vol. 30, *4,* 1979, p. 415-444, « Social Fluidity in Industrial Nations, England, France and Sweden », *British Journal of Sociology,* vol. 33, *1,* 1982, p. 1-34, « Intergenerational Class Mobility and the Convergence Thesis, England, France and Sweden », *British Journal of Sociology,* vol. 34, *3,* 1983, p. 303-343. Ils utilisent trois enquêtes nationales, celle de 1972 en Angleterre (N = 9434), celle de 1970 en France (N = 4770), et celle de 1974 en Suède (N = 2096).

64. Comme en témoigne la présentation détaillée qui en est faite dans une collection destinée au grand public comme « Que sais-je ? » : Pierre WEISS, *La Mobilité sociale,* Paris, Presses universitaires de France, 1986.

65. La justification de cette modélisation est fournie dans les articles cités. Sur le modèle log-linéaire, on se reportera à l'ouvrage de référence de Yvonne M. BISHOP, Stephen E. FIENBERG, et Paul W. HOLLAND, *Discrete Multivariate Analysis,* Cambridge, MIT Press, 1975.

ticulière que pose l'utilisation de l'analyse log-linéaire, puisqu'en permettant de résoudre des problèmes de mesure, elle modifie du même coup la manière dont étaient formulées les théories qui avaient motivé ces mesures. Or, l'analyse log-linéaire n'est pas un générateur de modèle théorique. Ce n'est qu'un moyen de débrouiller un ensemble d'interactions complexes quand plus de deux variables sont intercorrélées. Mais les différentes interactions ainsi analysées sont difficiles à traduire dans le langage littéraire de la sociologie, qui est pourtant le lieu des débats théoriques. Ajoutons que la complexité du problème croît avec le nombre de variables en présence[66].

Les nombreuses études comparatives entre différentes sociétés ou différentes périodes dans une même société ont pour principal résultat de montrer que les variations observées sont pour l'essentiel dues à des causes « structurelles », celles qui affectent la fluidité sociale étant très faibles. Elles aboutissent donc à ce résultat remarquable que ces différentes sociétés industrielles sont caractérisées par une même fluidité sociale. Cette constance de la fluidité sociale, quelle que soit la structure sociale étudiée, correspond sans doute à des causes communes aux différentes sociétés, et son explication par la similitude de ces sociétés, à peu près au même stade de développement économique, semble un peu tautologique. Non seulement les spécialistes de la mobilité ont dû reformuler les théories initiales pour les tester par des statistiques, mais encore aboutissent-ils à des interprétations banales. Il se pourrait que la grossièreté des catégories utilisées, doublée par de nombreuses erreurs de mesures, soit en partie responsable de la faible performance de tout cet arsenal statistique. Pourtant, les sociologues spécialistes de la mobilité sociale n'abordent pas ce problème de la pertinence des données ; ils préfèrent affiner sans cesse les procédures statistiques ou changer de sujet.

De ce développement de la sociologie statistique, concluons à une sorte d'amnésie des spécialistes de la mobilité, qui ne connaissent plus la généalogie et les justifications des théories qu'ils tentent de vérifier ou de réfuter et se réfugient dans la sophistication méthodologique, alors même que celle-ci n'a peut-être plus aucun sens sociologique. Les problèmes épistémologiques posés par le cadre théorique classique, initié par Sorokin, n'apparaissent plus que comme des problèmes techniques. Cette dérive vers la technique rend assez bien compte du dialogue de sourd qui s'est établi depuis une dizaine d'années entre critiques radicaux du quantitativisme et sociologues-statisticiens[67].

66. Ce que font Erikson, Goldthorpe et Portocarero en introduisant le temps et en opérant une comparaison dynamique périlleuse entre les trois pays.

67. Dans le domaine de la mobilité sociale, ce dialogue de sourd est celui qui a opposé les spécialistes de l'analyse quantitative de la mobilité sociale aux tenants de l'analyse bio-

⁂

Les trois moments de l'histoire de la sociologie qui sont retracés dans cet article correspondent aux trois temps forts de l'analyse de la mobilité sociale : l'apport de Sorokin est l'acte fondateur, l'œuvre des fonctionnalistes donne sa légitimité à la spécialité et les travaux des statisticiens lui assurent les attributs de la science. Cela ne résume pas l'histoire de l'analyse de la mobilité sociale, qui commence avant Sorokin, et se caractérise par une grande variété de travaux sociologiques et statistiques qu'il n'est pas possible de mentionner ici. Depuis 1980, le développement de l'analyse biographique pour étudier la mobilité sociale est sans doute le quatrième temps fort de la spécialité[68].

L'étude de l'œuvre de Sorokin montre que celle-ci s'inscrit nettement dans le débat sur la transmission héréditaire des caractères sociaux, débat d'une grande ampleur scientifique et idéologique au début du siècle. Le problème de Sorokin était de neutraliser ce débat pour explorer un domaine à peine ouvert par Pareto. Il l'a fait en systématisant la métaphore spatiale de la structure sociale, s'appuyant essentiellement sur Simmel et Weber. C'est l'usage de cette métaphore spatiale qui est à la source de ses analyses en termes de distribution et de déplacement des individus dans une hiérarchie sociale, et ces termes seront repris par tous ses successeurs jusqu'à la période actuelle. Par contre, ses analyses en termes d'agences de test et de sélection, de dissimilarité parents/enfants, dérivées du débat sur l'hérédité, deviennent marginales, sauf chez les psychologues[69].

L'étude de la sociologie américaine de l'après-guerre montre la résistance de la problématique introduite par Sorokin à toutes les subtilités théoriques du fonctionnalisme. C'est finalement la notion de société ouverte, introduite par Parsons, notion très idéologique, qui sera le seul

---

graphique qualitative, développée à l'initiative de Daniel BERTAUX à partir de 1980. Cf. les *Cahiers internationaux de sociologie,* vol. 69, 1980. Actuellement, les positions sont moins tranchées car elles se sont déplacées vers un débat entre analyse longitudinale et analyse transversale, les deux approches répondant à des questions différentes. Cependant, seule l'analyse longitudinale tente d'intégrer techniques quantitatives et qualitatives dans un cadre théorique commun.

68. Un article récent fait le point sur la question, dans une perspective différente de la mienne, consistant à effectuer un classement méthodologique des différentes approches : Frédéric de CONINCK et Francis GODARD, « L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation. Les formes temporelles de la causalité », *Revue française de sociologie*, vol. 31, *1,* 1990, p. 23-53.

69. Citons Christopher JENCKS *et al., L'Inégalité. Influence de la famille et de l'école en Amérique,* Paris, Presses universitaires de France, 1979 (éd. orig., *A Reassessment of the Effect of Family and Schooling in America,* New York, Basic Books, 1972). L'analyse de BOUDON, développée in *op. cit. supra* n. 61, s'appuie également fortement sur ces aspects de l'œuvre de Sorokin.

apport durable de cette sociologie à la théorie de la mobilité sociale. Cette période est essentiellement caractérisée par la multiplicité des travaux empiriques et l'ancrage institutionnel dans les universités américaines, qui consacre l'analyse de la mobilité comme spécialité sociologique à part entière.

Enfin, l'étude de la sociologie statistique de la mobilité révèle la réorientation profonde de toute une partie de la sociologie au cours des années 1960 et 1970 ; elle s'attache à résoudre les problèmes de méthodes et de mesures posés par les sociologues théoriciens. Cette école est elle-même dépourvue de réflexion théorique, si ce n'est sous la forme de reformulation statistique de théories anciennes. Cette transcription des théories dans le langage statistique s'appuie sur une conception de la sociologie comme discipline ayant toutes les apparences d'une science idéalisée, avec un haut niveau de formalisation des théories, des hypothèses et de la vérification empirique. Elle est d'ailleurs analogue à la pratique de la physique depuis le début du XIXe siècle, elle-même archétype de la pratique scientifique la plus légitime. En dépit de ces reformulations, la méthodologie statistique l'emporte sur la réflexion théorique et se développe de manière quasi autonome ; la conséquence la plus spectaculaire de ce phénomène conduit à l'ésotérisme croissant des travaux, puisque les résultats sont de plus en plus présentés sous une forme directement dérivée de la méthode statistique utilisée, qui consacre un émiettement indéfini en spécialités.

Si l'on réfère ces épisodes de l'histoire des analyses de mobilité aux interrogations théoriques de la sociologie sur l'individu, rappelée dans l'introduction, l'étude de la mobilité sociale semble le plus souvent en porte-à-faux par rapport à l'orthodoxie sociologique, non pas du fait d'une volonté d'interdisciplinarité ou de renouvellement de la discipline, mais au contraire par cécité épistémologique et refus de poser clairement le problème de l'individu dans les sciences sociales. Dans ces conditions, on peut être tenté de « jeter le bébé avec l'eau du bain » en refusant toute légitimité à l'analyse de la mobilité sociale. C'est d'ailleurs ce que fait l'analyse biographique, qui tente un renouveau théorique de la mobilité sociale depuis dix ans, pour l'essentiel en dehors des États-Unis. Ce renouveau vient casser l'enfermement à la fois empiriste et positiviste de cette spécialité mais son radicalisme lui interdit d'utiliser tout l'arsenal théorique, méthodologique et statistique élaboré par les spécialistes de la mobilité [70].

70. Il me semble pourtant qu'il y ait moyen de sauver l'objet en posant nettement le partage entre l'analyse faite du point de vue de l'individu et celle faite du point de vue de la société. Cette posture théorique, déjà abordée dans l'introduction en présentant le statut théorique de l'individu chez Bourdieu, est également conforme à la perspective complémen-

Les résultats qui viennent d'être résumés offrent plusieurs pistes d'interprétation. En premier lieu, ils décrivent les étapes de l'instauration d'une spécialité et montrent ainsi qu'un certain nombre de conditions sont réunies : dans le cas de la mobilité sociale, la création de la spécialité repose sur la capacité à réunir un ensemble de travaux disparates dans une cohérence unique. Ces travaux disparates se réfèrent à l'étude statistique de l'hérédité, à la démographie des professions et, surtout, aux théories de la sélection sociale. La cohérence qui les réunit est novatrice et repose sur l'usage de notions comme la métaphore spatiale ou les agences de sélection, qui sont soit extérieures à ces travaux, soit largement adaptées. Le savant qui apparaît comme fondateur a lui-même une trajectoire en dehors de la norme du milieu scientifique dans lequel il évolue, et cette trajectoire, en particulier son rôle politique pendant la révolution russe, justifie en grande partie son intérêt pour le sujet tel qu'il est exprimé dans cette nouvelle cohérence. Mais le moment de la création n'est pas une condition suffisante pour l'instauration de la spécialité, comme le montre la quasi-absence de travaux sur le sujet dans les vingt années qui ont suivi la parution du *Social Mobility* de Sorokin en 1927. Une autre condition importante est illustrée par le déplacement de la sociologie américaine : elle réside, d'une part, dans le fait que la spécialité répond à une interrogation sociale de grande ampleur sur la capacité d'ouverture de la société américaine et, d'autre part, dans son intégration dans un courant de pensée dominant, ici le fonctionnalisme, même si cette intégration n'est que partielle et transitoire. Elle suffit à constituer le milieu, articulé autour d'un réseau de départements universitaires garants de l'ancrage académique, et de centres de recherche pourvoyeurs de données empiriques. Cette intégration assure la pérennité de la spécialité et sa relative autonomie dans le champ des sciences sociales ; elle lui permet de subsister alors que les conditions d'instauration n'existent plus et que sa production, devenue très ésotérique, ne répond plus ni aux exigences théoriques de la discipline, ici la sociologie, ni à une demande sociale explicite.

Une deuxième piste d'interprétation serait l'amorce d'une sociologie de la transformation d'une spécialité scientifique. Dans le cas de la mobilité sociale, le moment clé se situe au milieu des années 1960, lorsqu'une nouvelle génération de sociologues et de statisticiens redéfinit les méthodes, les instruments et les discours théoriques de la spécialité. J'ai surtout abordé ici les aspects conceptuels de cette transformation, évo-

---

tariste tracée par Dévereux, qui affirme la nécessité de travailler à la fois du point de vue psychanalytique et du point de vue anthropologique, sans confondre les deux approches, qui ont chacune leur appareil conceptuel propre.

quant la rupture théorique avec le fonctionnalisme et l'adhésion aux formes les plus scientifiques du travail sociologique. Mais elle s'appuie aussi sur un déplacement des départements universitaires les plus en pointe dans le domaine de la mobilité sociale. Dans les années 1950, on trouve des vieilles universités du Nord-Est, comme Chicago, Columbia, Princeton, Yale, Berkeley, Michigan. À partir de 1965, les spécialistes appartiennent à des universités plus neuves et moins prestigieuses, situées souvent dans le *middle west,* comme Chapel Hill (North Carolina), Madison (Wisconsin), Los Angeles, Bloomington (Indiana), Arizona, Nebraska, etc. Du premier groupe, seul subsiste le département de sociologie de Chicago. Ce déplacement correspond à des transferts de personnes : les spécialistes de la mobilité sociale de cette deuxième génération avaient poursuivi leur thèse et le début de leur carrière universitaire dans les universités les plus prestigieuses. Ces observations pourraient être systématisées et étendues à d'autres spécialités. Ce processus de diffusion à travers les universités périphériques peut expliquer en partie l'avènement du travail sociologique normalisé, dont l'analyse de la mobilité sociale porte la marque.

Une troisième piste d'interprétation consiste à poser de manière renouvelée le rapport entre mathématiques et sciences sociales. L'utilisation que la sociologie de la mobilité sociale a faite des outils mathématiques et statistiques n'a pas permis de faire progresser de manière significative la connaissance des phénomènes étudiés. Cela est difficile à expliquer par une ignorance réciproque des représentants des deux disciplines ou par manque de moyens en matière d'enquêtes ou de formation quantitative des sociologues. Ce n'est, en tout état de cause, pas le cas de l'analyse de la mobilité sociale. L'observation du passé permet d'avancer de meilleurs éléments d'explication, qui relèvent plutôt du constat de l'excessive normalisation du travail liée à la stratégie autonome des spécialistes et d'une certaine cécité épistémologique. Il semble donc qu'une démarche d'histoire des sciences, qui reconstitue le passé non seulement des disciplines prises dans leur ensemble, mais aussi des spécialités dont elles se composent, permette d'avancer de manière féconde dans l'exploration de problèmes épistémologiques cruciaux comme l'usage des méthodes quantitatives et la mathématisation des sciences sociales.

Gilles de La Gorce,
Chargé de mission au Commissariat général du Plan.